

Les nouveaux réactionnaires ou la fin de l'hégémonie intellectuelle de la gauche ?

Par Danièle Masson

(1ère partie => [ICI](#))

II - La querelle du nominalisme

Dans le duel qui opposait, le 28 février 2016 sur BFMTV, Jean Christophe Cambadélis à Éric Zemmour, Zemmour accusait la gauche d'être atteinte de nominalisme. Pour lui, le nominalisme, c'est penser que ce qui est nommé existe, ce qui n'est pas nommé n'existe pas. Le nominalisme ré-cuse le réel, et par conséquent pense que rien n'est naturel, tout est construit, et peut être dé-construit, reconstruit, etc. Dans une conférence au printemps dernier à Marseille, Zemmour donnait un exemple : « Les mots aujourd'hui servent à faire disparaître ou apparaître. Si je dis que ce verre est un verre et que les idéologues disent y voir une bouteille, ils accuseront les esprits rétifs d'être *zemmourisés* ». Bref, celui qui impose son vocabulaire impose sa façon de penser.

Mots interdits et mots mensongers

Zemmour n'a pas tort. Mais il simplifie, me semble-t-il, le concept de nominalisme. En réalité, le concept vient du XIIIe siècle, de Guillaume d'Occam, qui révoquait en doute la cohérence, la cohésion entre le réel et le concept qui l'exprime. Le concept devenait un simple mot posé sur les choses, sans accord avec leur réalité profonde, et en opposition avec la conception thomiste de la vérité comme *adaequatio rei et intellectus*, accord, correspondance, autant qu'il est possible entre le réel et l'esprit. Du nominalisme allaient dériver tous les systèmes intellectuels dont le principe était le divorce entre l'esprit

et le réel : sensualisme de Hume, idéalisme de Kant puis d'Hegel, matérialisme de Marx.

Les réactionnaires, eux, convertissent en quelque sorte leur regard au réel. Finkelkraut, admirateur de Péguy, retient ce mot de lui : « Il faut dire ce que l'on voit. Surtout, il faut toujours, ce qui est le plus difficile, voir ce que l'on voit ». Or, la modernité nous pousse à chausser des lunettes idéologiques, à maquiller le réel pour lui substituer le politiquement correct. Il est symptomatique qu'aujourd'hui certains mots désignant la réalité disparaissent ou sont interdits, alors que d'autres mots suppléent au réel défaillant, et prétendent donner au fantasme le statut du réel.

Quelques exemples. François Hollande, à propos d'une profanation de cimetière, désigne les auteurs, « des Français de souche comme on dit ». Aussitôt Aurélie Filippetti dénonce une faute grave dans l'usage du mot « français de souche » ; il ne fallait pas l'employer. Comment les nommer alors ? Eh bien on s'autocensure ; on ne les nomme pas ; et c'est comme s'ils n'existaient pas.

Le pape François, à propos des migrants, a prononcé le mot qui tue : « On peut parler aujourd'hui d'invasion arabe. C'est un fait social ». Dérapage impardonnable qui lui sera pourtant pardonné à cause de la suite du propos : « Le vieux continent a toujours subi des invasions au cours de l'histoire ; il s'en est sorti enrichi et agrandi par l'échange des cultures » : retour au

politiquement correct qui fait dire à Finkielkraut que François est « le pape de la bien-pensance ».

Dernier exemple de vérité interdite : Zemmour fait remarquer qu'en « Seine-Saint-Denis, il n'y a plus un seul enfant juif dans les écoles » Réaction d'une Maghrébine présidente d'association : « Comment peut-il dire cela puisque les statistiques ethniques et religieuses sont interdites ? » Il ne s'agit pas de savoir si le propos est vrai ou faux, mais de le délégitimer parce qu'interdit.

À l'inverse, on invente des mots quand la réalité n'existe plus ; ainsi le « vivre ensemble » démasqué par Michel Onfray : « le discours est en train de craquer, plus personne ne croit à l'angélisme du vivre ensemble ». Ainsi la « société métrissée » démasquée par Zemmour : « C'est le fantasme des plateaux télé. Dans la réalité les gens ne se mélangent pas, ils se séparent. On crie au ghetto alors qu'on l'a fabriqué au nom du droit à la différence. Les ghettos, les gens les veulent ».

Décryptés encore par Zemmour, trois noms mensongers dissimulent la réalité : les ghettos ? non, puisqu'on peut en sortir comme on veut. Les territoires perdus de la République ? non, mais les territoires perdus de la France. Les zones de non-droit ? non, mais des zones de droit islamique.

Au fond, on revient au mot d'ordre de Rousseau, au début de son *Discours sur l'origine de l'inégalité* : « Commençons par écarter tous les faits », ce qui est le propre de l'idéologie.

Y a-t-il une nature humaine ?

Le nominalisme ainsi conçu récuse toute notion de nature humaine et au nom de la liberté, tout ce qui peut entraver l'individu-roi. Les réactionnaires datent cette révolution de mai 1968, dont ils font le procès. Philippe Muray : « Les hommes sont arrachés à leurs traditions, apparemment autonomes, en réalité aussi libres que

les grains de sable. Le Nouvel Ordre a besoin d'individus sans histoire, sans identités denses et fixes, et vivant dans un présent en miettes », et Houellebecq dans les *Particules élémentaires* : « La famille était le dernier îlot de communisme primitif au sein des sociétés libérales, la libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché ».

De cette liberté pathologique découle la négation de la nature humaine : je suis ce que je veux être, « rien n'est moi en moi que mes envies ». (Finkielkraut) D'où la théorie du genre, « fiction dangereuse » dit Michel Onfray, « nouvelle déraison », « sidérante idéologie post-moderne » dont « les ravages sont considérables ». Zemmour et Finkielkraut lui font écho. Zemmour manie l'antiphrase : « Il n'y a pas de famille naturelle, on fait famille. Il n'y a pas d'homme ni de femme : les sexes sont des genres de circonstances. On ne naît ni homme ni femme, on le devient ». Finkielkraut : « Cette ambition constructiviste a quelque chose de totalitaire. Puisque rien n'est naturel, tout peut-être remodelé : ainsi se met en place, avec la théorie du genre, un mouvement de transformation de notre démocratie en maison de redressement des vivants et des morts ».

En dissociant le sexe biologique (*sex* en anglais) du groupe social homme – femme (*gender* en anglais), on fait du genre non une réalité mais la perception subjective que l'individu a de lui-même ; il est ce qu'il décide d'être, il n'a pas de nature, il se produit, se construit, se déconstruit selon son désir. Selon le joli mot de Michel Boyancé, la personne n'est plus un être substantiel, mais une « réalité d'exode ».

À cela Finkielkraut oppose l'évidence d'une nature humaine, et s'appuie sur la civilisation grecque et la civilisation judéo-chrétienne. La de-

visée de la première, c'est « rien de trop », « connais-toi toi-même », c'est-à-dire connais ta portée, sache que tu es un mortel, pas un dieu : c'est la conscience d'une limite. Pour le judaïsme et le christianisme, le péché originel prouve à l'homme qu'il n'est pas à lui-même son propre rédempteur, ce qui le conduit à l'humilité. Mais, dit Finkielkraut avec une évidente nostalgie, « nous avons donné congé à ces deux morales. Nous ne sommes plus ni grecs ni chrétiens. Nous avons largué les amarres ».

Un exemple prosaïque vient illustrer ces propos : c'est le ministère de la Famille, de l'Enfance et des droits des femmes, aujourd'hui débaptisé. Chantal Jouanno et quelques autres féministes se sont d'abord insurgées : « associer les droits des femmes à la famille et à l'enfance », c'est « rétrograde, sexiste, stéréotypé ». Puis, François Hollande lui-même a trouvé un nouvel intitulé : « le ministère des familles, pour les reconnaître toutes : recomposées, monoparentales, homoparentales », car disait-il aux féministes du magazine *Elle*, « ce qui est réactionnaire, c'est de ne considérer qu'un seul et unique modèle familial ».

Qu'il existe une nature humaine, c'est pourtant l'évidence. Et Finkielkraut l'illustre dans son livre *Un cœur intelligent*, en évoquant le dernier manuscrit d'Albert Camus, *Le premier homme*.

Camus n'a pas connu son père, Lucien, mort en France au début de la guerre de 14-18. Il découvre sa tombe dans le cimetière de Saint-Brieuc, la tombe d'un homme plus jeune que lui, « ça n'était pas dans l'ordre des choses » dit-il : il n'avait reçu de ce père inconnu ni tradition, ni viatique. Ou plutôt si, un seul et magnifique.

Camus rencontre, par hasard, à Alger, M. Levesque, son ancien directeur d'école. En 1905, Levesque et Lucien Camus combattaient au

Maroc dans les rangs de l'armée française. Ils doivent relever une sentinelle. Ils la découvrent égoragée, et son sexe dans la bouche. Levesque tente d'expliquer l'acte des assassins : « Pour eux, dans certaines circonstances, un homme peut tout se permettre ». Mais Lucien se rebelle : « Non, ce ne sont pas des hommes : un homme, ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme [...] moi je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche ». En clair, tout n'est pas permis et « la misère ne constitue pas un certificat d'irresponsabilité ni un droit au mal ». Le viatique laissé par Lucien à son fils c'est « un homme ça s'empêche ». Finkielkraut commente : « Camus est un des très rares penseurs du XXème siècle qui ait posé des limites à l'empire de l'histoire, c'est-à-dire de l'homme... Le premier homme apparaît comme le dernier des Mohicans ».

Et c'est aussi le sens de la mesure et de la limite qu'exprime Camus contre les révolutionnaires qui veulent faire table rase : « Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le fera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse ».

Danièle Masson

à suivre